

LE MASSACRE DES PIGEONS

Jean Barnabé referma la portière et leva les yeux au ciel, d'un air inspiré. Ouf ! il y était... Il y avait des chants d'oiseaux dans le parc tout proche. Le coin était tranquille. Jean Barnabé avait terminé sa nuit. Il reprit son étui, posé à terre, et se dirigea vers son domicile. Aujourd'hui il comptait s'en payer une tranche : roupiller jusqu'à deux heures de « l'aprêm » au moins ! Au moment où il tournait la clef de sa porte, il fut interpellé :

- Hé ! vous, là-bas !

« Encore elle » : pensa-t-il, « encore cette mégère ! » Il s'apprêta à franchir le seuil, sans même se retourner. Tous les jours pratiquement, c'était le même refrain : elle lui en voulait, cette peau de vache ! A croire qu'elle n'avait que cela à faire ! Il lui fit un geste d'au revoir...

- Monsieur Barnabé, roi des cons, vous souillez la place avec votre tas de ferraille, sortez-moi ça de devant ma porte ! ... Hé ! je vous parle, espèce d'abruti, pauvre type, va !

Elle prononçait cela, avec tout le mépris qu'elle pouvait dans la voix, comme des crachats, mais il n'entendit pas la moitié de la diatribe...

Au début il répondait, et même assez vertement ; maintenant il n'en faisait plus cas. Il haussa les épaules. Il pénétra dans son home. Elle était à moitié folle, de toute façon ! Il avait bien signalé la chose au commissariat tout proche, mais l'auxiliaire, son interlocuteur du moment, s'en était tenu à une écoute polie. « Vous savez ! Si on devait enfermer tous ceux qui ont un petit grain dans la tête, le stade n'y suffirait pas ! Tant qu'elle ne commettra pas un délit... Tiens donc, signez par là » : avait-il dit, d'un air désabusé, en avançant la déposition vers lui, « on ira lui parler » et l'entretien s'était terminé sur cette vague promesse. En fait ils n'avaient pas envie de se casser les pieds, à la police : les conflits de voisinage, c'était comme les voitures volées ou les bastons à la sortie du lycée : de la petite bière qui encombrait les fichiers, et moins on pouvait y consacrer de temps et mieux, c'était... Manque d'effectifs, disait-on, surplus de travail, etc. C'était vrai, en partie, mais on escamotait souvent le je-m'en-foutisme, sempiternel. Il y avait plein de ces petits fonctionnaires, en manque de reconnaissance soi-disant, qui se vengeaient sur l'utilisateur, soit par flemme soit par zèle. Après ils

venaient se faire plaindre en prime ! Ils ne savaient qu'obéir aux ordres, alors ils comptaient sur les autres pour les prendre en pitié ; et puis ; de manière générale, dans ce pays, on préférait guérir que prévenir : c'est vrai que cela ne rapportait pas la même chose en notoriété !

Une fois rendu dans son entresol, Barnabé envoya balader ses pompes sur le tapis, et il s'écroula dans son canapé. Il se mit à fixer le plafond, plein de macules d'humidité, où guettaient des araignées, suspendues à leurs filets. Il avait eu concert hier soir, alors la « journée » avait été longue ! Pendant quatorze d'affilé, il avait officié dans ses différents jobs : coursier, musicien et gardien de nuit, et le matin quand il arrivait, crevé, l'esprit enroulé comme dans du papier buvard, c'était pour écouter glapir cette harengère hystérique : même le Bouddha en aurait pris ombrage ! Mais il était trop fatigué pour ruminer plus longtemps, il ne tarda pas à fermer les yeux, s'abandonnant, se diluant dans son monde clos.

Il fut réveillé brutalement par un tambourinement à la porte, et comme il ne se levait pas assez vite, on frappa aux carreaux de la fenêtre. Il avait beau avoir neutralisé la sonnette, pour ne pas être dérangé en journée, lui qui dormait plutôt aux heures diurnes, cela résonnait plutôt bizarre, cette visite ! Il entendit des voix fortes et un piétinement sur le trottoir, et puis soudain une voix bien connue lui parvint : une qui se dérouillait dans le pétrole, comme on disait par ici !

- Vous voyez bien ! C'est un drogué, il fait la vie la nuit et dort le jour. Des faignants, je vous dis, ces jeunes, des bons à rien. Ah ! de mon temps, on les aurait fait lever à coups de pied dans le cul, des oiseaux pareils !

Il se demandait bien à qui elle pouvait parler, cette vieille chèvre ! Ah ! mais c'est qu'elle n'aurait pas rater une occasion de se mettre en valeur ! Qu'est-ce qu'elle avait bien pu inventer encore ? Il se précipita vers la porte, grognon et fébrile : Barnabé avait horreur d'être réveillé en sursaut et qui plus est, d'être bousculé au réveil. Quand il vit ce qu'il y avait sur le trottoir, entourant les marches qui menaient à sa porte en contrebas, il resta perplexe, à leurs pieds. Ils étaient toute une bande qui le surplombait, avec des panneaux et des calicots : des vrais extra terrestres ! D'où qu'ils sortaient, ceux-là ? Il y avait là de tout : des jeunes,

des vieux, des deux sexes, dans toutes les tenues, toutes les couleurs. La raison de cette manifestation lui échappait complètement. Des flashes le firent cligner des yeux. Hésitant, il demanda :

- Qu'est-ce qui se passe ? Je peux vous être utile ?

- Mais bien sûr, monsieur le massacreur de pigeons !

- Vous n'avez pas honte ? Que vous ont-ils fait, ces pauvres oiseaux ?

- Regardez messieurs, dames, voilà l'affreux, l'exterminateur, le bourreau de la gent ailé ! ...

- Normal ! comme il est trop con pour s'envoler, il veut que tout le monde reste à son niveau ! ...

- Hou !

- À bas !

- Aux chiottes !

- Allez-y, prenez-le en photo, ce taré ! ...

etc.

Pour le coup, la mâchoire de Barnabé plongea vers le sol : « qu'est-ce que c'était cette foutaise ? » Il n'arrivait plus à articuler un mot, tellement il était abasourdi, et comme il restait planté là, sur son seuil, l'air penaud, les autres en rajoutèrent une louche, persuadés de leur avantage. Il eut droit à des sifflets et des huées ; ce qui à vrai dire n'apportait rien de plus, enfin si, à lui redonner de la voix !

- C'est quoi, cette histoire de pigeons ? Vous n'avez que cela à faire : emmerder le monde ?

- Mais monsieur, la merde, c'est vous ! Vous êtes plus ignoble que les chasseurs qui, eux, au moins, mangent ce qu'ils tuent...

- Mais à la fin, allez-vous cesser de m'insulter ! Je ne vous ai rien fait, moi, et je ne vois pas de quoi, vous voulez me parler...

Il n'eut pas le temps de fermer la bouche, l'explication lui vint, en pleine figure ; il reçut une poche qui lui éclata dessus : c'était plein de fientes, encore molles ! Là, c'était le comble ! Barnabé eut la rage, il grimpa les marches comme une fusée et empoigna le premier venu, qu'il gifla à tour de bras. Il s'ensuivit une bousculade, qui le ramena sur les reins de deux paltoquets, sur son paillason. Inutile de le dire, la sono y était à tous les étages : des grilles du parc public, en face, au seuil de sa tanière, et là, c'était le mot, car Barnabé était transformé en blaireau ! ... Il brossa encore copieusement le dos de ceux qui lui avaient servi d'airbags, et les renvoya d'un jet puissant, sur le trottoir. Excédé et à bout de souffle, il claqua la porte au nez des importuns, après un dernier bras d'honneur à la foule : au point où il en était, peu importait qu'il se souciât d'être poli !

Il était bien décidé à ne pas s'en laisser remonter, si par hasard ils insistaient. Après, il allait falloir tirer cette affaire au clair, et pour commencer trouver un terrain neutre où sonder, et pour le moment il n'avait pas d'idée sur le sujet : « qu'est-ce que c'était encore cette histoire de merde ? Les pigeons et puis quoi, encore ? Il y en avait qui n'avaient que cela à faire : emmerder les autres, c'était le cas de le dire, pour montrer leur savoir-faire ! »

Son univers était tout chamboulé. Les causes les plus nobles servent souvent à de drôles d'oiseaux chez les hommes, qui n'honorent guère leurs grands idéaux, dans la vie quotidienne. La preuve, Barnabé n'en revenait pas : les deux défenseurs des animaux, tombés de la rue dans ses pattes, avaient porté plainte contre lui, ces grands esprits ! Il s'était fait enguirlandé proprement au commissariat, et en plus, il était accusé d'empoisonner les pigeons du quartier, le nec plus ultra ! C'était pour cela que les autres excités étaient venus manifester l'autre matin, devant son domicile. Alors on venait » démolir » ses carreaux, l'agresser chez lui et l'accuser de n'importe quoi, et c'est lui qui devait rendre des comptes, payer l'addition ! En plus il était devenu la risée du quartier, et les braves gens se croyaient obligés d'en faire un conte pour édifier les enfants : un massacreur de pigeons, vous parlez ! Des gars comme lui qui vivaient la nuit et dormaient le jour, ils étaient toujours suspects d'être anormaux... Parce qu'à la vérité, ses petits jobs : en fin d'après-midi et de minuit à six heures du matin, le desservait ; ils l'exposaient au temps libre, en milieu de journée. C'était un « luxe » équivoque pour bien des gens ici, habitués au rythme circadien ; celui qui fait que les horaires sont bien définis : on travaille le jour, on mange à midi, on regarde la télé le soir et on dort la nuit ! C'est ça, la vie des honnêtes gens jusqu'à preuve du contraire, et tout ce qui va à l'encontre des usages, vous savez, dérange l'esprit commun des foules ! C'est ainsi qu'on acquiert la renommée. Il y a même des hommes d'état qui y laissent des plumes... Encore heureux qu'il avait des alibis et qu'on n'avait rien trouvé chez lui, pas même de mort-aux-rats ! Parce qu'il avait même eu droit à une perquisition : un second réveil brutal ! Qu'est-ce qu'il pouvait bien en avoir à foutre, lui, de ces pauvres oiseaux : il avait bien assez à s'occuper de ses affaires, sans remplacer les rapaces !

- Alors monsieur le Tartempion, on n'aime pas voir salis, ses carreaux ? Vous préférez peut-être regarder en transparence, le ciel de nuit ?

La harengère la ramenait à nouveau, elle bichait jusqu'à le provoquer à la moindre apparition, au moindre prétexte ; peut-être voulait-elle montrer ainsi qu'elle avait quelques éclairs de génie dans la dérision. C'est comme pour les fautes d'orthographe, ce sont toujours les plus petits qui les relèvent pour « s'élever » ; parce qu'en fait, c'est tout qu'ils savent voir ! ... Il lui aurait bien renverser son arrosoir, sur sa tronche de tubercule, mais à quoi bon ? Elle n'attendait que cela, et il n'avait aucune envie de satisfaire son ego. Il ignora royalement ce gros volatile, posté comme à l'accoutumée, à sa fenêtre. Il préférait éviter de cumuler les esclandres en ce moment, il était dans le collimateur des instances : pas la peine d'en rajouter, et elle le savait, la psychopathe ! Mais il se promettait bien de lui jouer un tour à sa façon, un de ces quatre ; parce que cette histoire de pigeons, elle lui restait en travers de la gorge. Il avait bien remarqué qu'elle passait son temps à les nourrir devant sa porte, quitte à prendre une merde au passage, sur les carreaux ou ailleurs ; alors des fois que ses sentiments morbides la poussassent à se servir de ces malheureux oiseaux comme d'un transfert d'hostilité...

Les séries noires, cela existe à grande échelle comme pour les petits cas. La société de gardiennage qui employait Barnabé, la nuit, pour une tour administrative, dans le centre-ville, perdit ce gros contrat ; résultat : quatre mecs à recaser, et pour lui, dernier recruté, ce fut le licenciement pour cause économique. Il ne lui restait plus que son job de coursier : quelques heures par semaine, et ses prestations épisodiques de bassiste, dans un groupe de hard-rock, qui ne rapportait pas des cachets mirobolants à vrai dire, pas de quoi faire la nouba tous les soirs en tout cas ! Mais au moins l'infortune avait quelque chose de bon, Barnabé allait pouvoir dormir chez lui, la nuit, autant qu'il le voulait maintenant ; et ; peut-être que les bidochons du quartier auraient moins de défiance et l'oublierait dans son trou. Barnabé était tellement fatigué d'être tirillé de tout côté et de ruminer de mauvaises pensées, qu'il aspirait à une cure de sommeil. Si on venait le réveiller encore pour des sornettes, il tirerait droit aux pigeons, c'est sûr !

Comme il avait plus de temps à passer chez lui, Barnabé regardait la nuit...C'était même à ce moment-là qu'il se divertissait le plus ! Il ne regrettait pas du tout, les heures qui s'égrenaient auparavant, fastidieuses, à veiller sur des couloirs vides, par l'intermédiaire de ses écrans de contrôle. Il y avait derrière son échoppe, un jardin privé, sur lequel donnaient plusieurs appartements dont le sien. C'était de petits appartements pour personne seule ou en couple sans enfants, entièrement refaits à neuf, dans des maisons de faubourg. Il y avait là-dedans, toute une faune aux mœurs débridées, et notre infortuné qui se promenait à des heures tardives : quelquefois en plein milieu de la nuit, y saisissait plus que des bribes de conversation, des éclats ou des ébats qui l'attiraient. C'était une vraie volière où passaient des migrations régulières, et certaines personnes ne se donnaient même pas la peine de fermer la fenêtre ou les volets. A force de visionner, Barnabé en était venu tout naturellement à être voyeur ! Il avait ses préférences et trouver mieux que les cassettes vidéo : le spectacle lui était donné en sorte ! Il y avait deux femmes qui venaient régulièrement s'offrir aux mâles du lieu, à qui on aurait donné le bon dieu sans confession dans la rue. Il les connaissait pour les avoir croiser souvent. Elles étaient du quartier. Elles travaillaient : l'une comme cadre commerciale dans une grosse imprimerie, l'autre comme secrétaire dans un laboratoire pharmaceutique ; les deux établissements étant dans les parages. Elles avaient chacune un « officiel », des gosses et leur voiture ! L'une avait la quarantaine bien sonnée et elle était blonde, l'autre était beaucoup plus jeune : moins de trente ans et brune. Sans les avoir touchées, Barnabé connaissait leur anatomie sur toutes les coutures ; par exemple, si la brune était vraie, la blonde l'était moins... Pour ce qui est des cris, ils se confondaient, et elles parlaient très peu... Faut croire que leurs « officiels » ne les comblaient pas assez ! ... La blonde était spécialiste de la pipe et du trampoline sur les cuisses (du mec) et elle montait très haut ! La brune se faisait prendre dans toutes les positions, même les plus tordues, et son corps liane l'aidait bien pour ce faire. Inutile de les détailler, Barnabé s'en prenait de sacrées chaleurs ! ...

Une nuit qu'il observait la brune, basculée sur le dossier du canapé se faire tisonner par son mec avec frénésie, ses cuisses tressaillant par dessus cul et tête, il entendit des pas effleurer les dalles de l'allée centrale du jardin. Surpris, il se lâcha prématurément dans un slip, déjà bien déformé, et se fit tout petit derrière son arbre à fleurs ! Il vit alors passer

deux silhouettes qu'il reconnaissait pour être des voisins, locataires dans un bâtiment vis-à-vis du sien. Ils portaient des poches. Barnabé les avait surnommés : « La Mère Pot-au-feu » et « Le Bouffon Parano ». C'était des bidochons abjects, bouffis d'orgueil, qui, ne pouvant s'élever ni spirituellement ni socialement parlant, se traînaient comme des cloportes dans leur univers étriqué, matérialiste. Ils racontaient du mal sur tout le monde, au tout venant, et s'étonnaient d'être rejetés par tous, ici. Ils préféraient prendre pour cible, le racisme inavoué soi-disant de chacun, que de remettre en cause leur manière d'être. L'une était de Nantes et l'autre du Maroc... Ainsi ceci faisant cela, ils étaient plutôt repérés dans le quartier, les pauvres « mixtionnés » ! La Mère Pot-au-feu s'arrêta au passage et montra la fenêtre, éclairée, d'où s'échappaient les gémissements du couple centaure. Les persiennes étaient mises, mais la fenêtre béait derrière ; collé contre l'ouverture, on voyait tout à l'intérieur, et Barnabé eut peur un moment qu'elle ne s'approchât, le démasquant dans la végétation devant. Au lieu de cela, la Mère Pot-au-feu singea la copulation et chuchota à l'oreille de son compagnon. Barnabé les entendit pouffer, et ils continuèrent leur chemin pour s'évanouir dans la trouée qui donnait sur le parc public : en face de chez lui donc, et qui bordait la place où il garait son véhicule.

A côté de lui, le couple centaure finit par arriver à ses fins, et un hurlement de jouissance saisit Barnabé, encore tout tendu. Du coup, il en éjacula ce qui lui restait en magasin, dans un spasme irrépressible, et après un dernier coup d'œil sur la scène, qui lui permit de voir le mec, déboîté, asperger la raie de la fille entre ses bas à fleurs, il s'esquiva sur la pointe des pieds. Bien qu'il eût un fromage sur le nombril maintenant, l'esprit de Barnabé était parfaitement clair ! Il était intrigué par la sortie nocturne des bidochons, spécimens apparentés, à la loupe du temps aidant et de la proximité, à des individus malsains. La Mère Pot-au-feu travaillait, elle aussi, pour un laboratoire pharmaceutique : le même que la brune, chevauchée, qui prêtait son cul, et aux dernières nouvelles, elle essayait de faire rentrer dedans son jules qui phosphorait dans l'informatique, d'après leurs vantardises. Barnabé se dirigea donc, lui aussi, avec un maximum de précaution, bouche grande ouverte, vers la rue, puis la place, contournant de fait son domicile. Il n'y avait pas eu de temps de latence et son pouls s'accéléra de nouveau.

Les bidochons n'allèrent pas bien loin, ils s'assirent sur un banc dans la pénombre, et Barnabé, planqué au coin de la ruelle, crut qu'ils s'installaient pour un long conciliabule : leurs histoires à eux sans doute, imperceptible d'où il était, et qui l'auraient moins intéressé de toute façon que la gestuelle des amants ; aussi s'apprêta-t-il à rebrousser chemin vers son logis ; mais au lieu de cela, il assista à un manège étrange : les deux passants de la nuit ouvrirent leurs poches, déposées à leurs pieds, et se mirent à semer des choses par poignées. Ils se levèrent bientôt et recommencèrent plus loin, en faisant le tour du parc ou presque. Nulle précipitation dans leurs gestes, mais une belle harmonie, ils marchaient bras dessus bras dessous. Quand ils eurent fini la distribution, ils revinrent à leur première station et s'enlacèrent un long moment sur le banc. Pendant ce temps, Barnabé était planqué entre deux voitures, il regardait ce qu'il y avait par terre : c'était des miettes de pain et des graines, comme si nos amoureux nourrissaient les oiseaux ? ... Aussitôt Barnabé conçut un soupçon, en rapport avec les tracasseries dont il était l'objet. Il fallait en avoir le cœur net. Décidément tout le monde ici nourrissait les pigeons, sauf lui, et pourtant il était le premier accusé ! Si ce qu'il imaginait, était vrai, il y allait avoir du grabuge...

Du grabuge, il y en eut ! Un pharmacien du quartier confirma bien que la nourriture, semée à l'intention des pigeons était empoisonnée. Il appuya le témoignage de Barnabé au commissariat. Restait à savoir pourquoi les autres faisaient cela, s'ils étaient dérangés ou non ? Le jeune inspecteur auxiliaire qu'il revit à cette occasion, lui confia en riant :

- Vous voyez bien , monsieur Barnabé, si on enferme tous les toqués, on laissera tous les fracassés dehors, encore heureux qu'ils se manifestent de temps en temps !

- Ah bon ! vous parlez d'une morale ! Faut attendre de se faire égorger pour se faire prendre au sérieux alors ?

- Ou de ramasser les miettes, comme souvent dans la police, mon vieux ! ...

L'inspecteur lui tendit la main, et ils se mirent à rire tous les deux, en fin de compte assez soulagés : ils gagnaient chacun au moins sur un tableau...

La réponse, Barnabé l'eut plus tard, et entre parenthèse, par celle dont il l'attendait le moins. Un soir qu'il rentrait, elle l'accrocha et cette fois, sans l'insulter, mais presque avec douceur :

- Hé ben ! vous savez ! Dire que je croyez que c'était vous...

- Vous vous faites beaucoup trop d'idées, madame Pochon, j'ai parfois essayé de vous le dire !

Et Barnabé lui sourit, il croyait bien que c'était la première fois de sa vie !

- Mais dame ! Faut bien être ravagé pour se conduire de la sorte ! Si elle n'avait pas travaillé à ce labo, elle ne l'aurait peut-être pas eu cette idée, et tout ça, pour garder propres, ses géraniums et ses vitres !

- Quoi donc ! Vous voulez dire que... ?

- Mais oui ! D'après qu'elle a dit aux flics : elle ne pouvait pas supporter les merdes de pigeon sur son balcon, m'sieur ! Même qu'avec des gens comme cela, les écolos m'ont dit qu'on ne passerait pas le siècle !

- Ah bon ! Parce qu'ils sont au courant, ceux-là aussi ? ... Hé bien ! c'est pas dommage, je vais peut-être pouvoir roupiller à mon aise maintenant !

Et Barnabé se pinça pour ne pas hurler de rire !

© Jean-Jacques REY, 2005